

# Le COURRIER de la SIELEC—n°4

« Ignorer l'interdépendance des terrains culturels où colonisateurs et colonisés ont coexisté et se sont affrontés avec des projections autant qu'avec des géographies, histoires et narrations rivales, c'est manquer l'essentiel de ce qui se passe dans le monde depuis un siècle.

Edward W. Saïd, *Culture et impérialisme*, 2000



## Rédaction

Gérard Chalaye  
Jean-François Durand  
Roger Little

## Contributeurs du numéro

Roger Little  
Françoise Genevray  
Gérard Chalaye

## Sommaire

**Editorial** p. 4

**Point de vue** p. 5

*Langues au chas*  
*Complément d'information*

### Etudes

#### Livres à découvrir

*La Russie et la tentation de l'Orient*

*La Pensée noire et l'Occident*

*La Pensée métisse*

*Boufflers, un gentilhomme sous les tropiques*

p.

#### Se Souvenir

*Jean Sévry*

*Norbert Dodille*

**Editions** p.

**Agenda** p.

Si vous souhaitez contribuer à un prochain numéro, prière d'envoyer les livres, articles, comptes rendus ou toutes informations à :  
[gerardchalaye@gmail.com](mailto:gerardchalaye@gmail.com)

# Editorial

---

# Point de vue

## LANGUES AU CHAS

Roger Little (*Trinity College, Dublin*)

*À la mémoire de Jean Sévry, passeur.*

On sait qu'il est plus facile à un chameau de passer par un trou d'aiguille qu'à la culture anglophone d'être comprise dans la culture francophone ou *vice versa*. Les langues, qui sont la voie de communication humaine par excellence, devraient en principe s'entourer de frontières qu'elles passent allégrement ; dans la réalité, elles érigent des barrières apparemment insurmontables. Le cas est particulièrement flagrant en Afrique. Alors que les langues africaines jouent à saute-mouton par-dessus des frontières politiques établies par les puissances coloniales à la conférence de Berlin de 1884-85, les espaces francophone et anglophone, pour ne prendre que ces exemples, s'ignorent mutuellement à leur grand dam. La persistance de cette ignorance saute aux yeux de celui ou celle qui, aujourd'hui, écoute la radio, regarde la presse écrite ou télévisuelle de langue anglaise et française. Et c'est au grand détriment de l'Afrique entière, divisée non seulement contre elle-même mais encore aux yeux des instances internationales qui seraient les plus aptes à être désintéressées devant les besoins du continent, freinant de la sorte son développement économique, politique et culturel.

L'héritage du partage de l'Afrique est lourd à plus d'un égard, mais un des aspects le plus sournois, le plus persistant et le plus paradoxal fait que les puissances européennes qui ont créé les divisions se trouvent encore plus divisées dans leur regard sur l'Afrique que ne le sont les pays d'Afrique eux-mêmes. Là-bas, on peut parler kissi, par exemple, avec un accent éventuellement anglais (en Sierra Leone) ou français (en Guinée), mais on parle kissi quand même. En Grande Bretagne, en revanche, on reçoit très majoritairement des échos des ex-colonies britanniques à l'exclusion quasi totale des aires de pouvoir françaises (coloniales ou françafricaines), tout comme en France on suit les nouvelles de l'ancienne AOF ou AEF et du Maghreb dont les Anglais ignorent presque tout. De part et d'autre, on ne connaît en somme que la moitié de l'Afrique, le cloisonnement étant presque total. L'acquisition d'une deuxième langue ouvre l'esprit à tout un monde nouveau, fait travailler plus pleinement les mécanismes du cerveau, permet une meilleure connaissance de l'Afrique entière. On ne naît pas bilingue, on le devient ; on ne naît pas humain, on le devient.

C'est un nouveau partage de l'Afrique dans l'esprit des gens, fait presque à l'insu des Anglais et

des Français, tout comme la conférence de Berlin écartait tout Africain. Pour l'Anglais, l'Afrique c'est surtout le Kenya, la Tanzanie, l'Ouganda, le Zimbabwe, la Zambie, l'Afrique du Sud ; pour le Français, seules comptent les anciennes colonies françaises. Il faut un événement exceptionnel pour que la Côte d'Ivoire, le Mali, l'Algérie même soit mentionnés dans la presse britannique, et ce sont surtout les malheurs, les catastrophes naturelles ou humaines, le terrorisme qui font parler d'eux. Et *mutatis mutandis* pour la France. Sois honnête, lecteur français : pourrais-tu (sauf éventuellement l'Afrique du Sud) situer ces pays anglophones avec quelque précision sur la carte ? Je suis persuadé que l'Anglais moyen, voire instruit, aurait autant d'imprécision dans son placement des ex-colonies françaises. D'autant plus que la couleur rose a été utilisée dans les atlas de l'époque impériale tant anglais que français pour désigner leurs colonies.

C'est du chauvinisme, mais un chauvinisme maintenu par... quoi ? Je ne crois pas à un complot, à une volonté ; je dirais plutôt que c'est de l'inertie, de la paresse intellectuelle, et il faudrait une masse critique de gens bien plus importante qu'il n'en existe à présent et qui refuse d'accepter le *statu quo* pour que les choses changent. Certes, ce chauvinisme se fait remarquer dans d'autres domaines. Cet été, j'ai pu comparer les échos de presse concernant les JO dans *Le Monde* et dans certains journaux de langue anglaise et les JT de la BBC et de France 2 (par le biais de TV5 Monde). Je laisse à d'autres le soin d'établir des statistiques, mais il est navrant de constater à quel point on a porté aux nues, sans souci d'équilibre aucun, tel athlète médaillé français dans la presse française, tel autre, anglais, dans la presse anglaise, à l'exclusion d'autres champions étrangers, tout aussi méritants. L'idée de reconnaître sans partialité l'excellence des uns et des autres – et je ne parle que de la presse de qualité – n'entre pas en ligne de compte.

Les JO, et les jeux paralympiques qui les ont suivis, avaient une autre leçon, bien plus importante, à offrir au public, mais l'a-t-on assez soulignée ? Des équipes multiethniques représentant la France ou l'Angleterre, pour ne parler que d'elles, reflétaient la société d'aujourd'hui et les prouesses des uns et des autres forçaient le respect égal devant des muscles bien entraînés bruns, basanés ou roses. Une telle égalité existe-t-elle dans la société de tous les jours ? Il y a lieu d'en douter et de le regretter, et ceux qui connaissent l'histoire de la colonisation se trouvent dans l'obligation morale de faire tout ce qu'ils peuvent pour faire tomber les barrières. Un article retentissant d'Alain Badiou, « Le racisme des intellectuels » (*Le Monde*, 6-7 mai 2012), réfléchissant sur la montée du lepénisme aux élections présidentielles, dont voici la péroraison, nous interpelle tous :

« Honte aux gouvernements successifs, qui ont

tous rivalisé sur les thèmes conjoints de la sécurité et du “problème immigré”, pour que ne soit pas trop visible qu’ils servaient avant tout les intérêts de l’oligarchie économique ! Honte aux intellectuels du néo-racialisme et du nationalisme bouché, qui ont patiemment recouvert le vide laissé dans le peuple par la provisoire éclipse de l’hypothèse communiste d’un manteau d’inepties sur le péril islamique et la ruine de nos “valeurs” !

Ce sont eux qui doivent aujourd’hui rendre des comptes sur l’ascension d’un fascisme rampant dont ils ont encouragé sans relâche le développement mental. »

Honneur au boute-en-train qu’était Jean Sévry, lui qui a su faire passer les langues et les cultures par le chas de l’aiguille, qui a refusé le cloisonnement et la langue de bois, qui a su brasser large dans les traditions anglophone et francophone imposées à l’Afrique, qui nous montre la voie de l’analyse comme de la contestation... et qui nous manque terriblement.



## *Complément d'information sur Jean Sermaye*

*Roger Little (Trinity College, Dublin) \**

Tout chercheur découvre fatalement, à la suite d'une publication, de nouveaux éléments d'information sur l'objet de son étude. C'est le cas de Jean Sermaye et de ses romans, *Barga, maître de la brousse* et *Barga l'invincible*, réédités en 2010 dans la collection Autrement Mêmes avec une présentation de Jean-Claude Blachère. Or, au cours de mon travail sur un autre volume de la collection, les *Écrits sur la littérature coloniale* de Marius-Ary Leblond (pseudonyme des cousins Georges Athénas et Aimé Merlo, présentés par Vladimir Kapor et publiés en 2012), je suis tombé sur un article qu'ils avaient fait paraître dans *La Vie* en avril 1937 sous le titre : « Le Grand Prix de Littérature Coloniale de 1937 est encore donné à l'Afrique Occidentale » (voir la réédition, p. 208-210).

Le très consciencieux Jean-Claude Blachère avait fait chou blanc en cherchant des informations biographiques sur Sermaye. Les Leblond nous en fournissent quelques-unes jointes à leur opinion sur *Barga, maître de la brousse*. Pour compléter nos connaissances sur l'auteur et son roman, voici donc un extrait de l'article en question que Jean-Claude m'a prié de présenter aux membres de la SIELEC :

« Après une discussion chaleureuse le prix est échu à *Barga, maître de la brousse* de Jean Sermaye, par 12 voix contre 5 à *Ras El Gua*, de René Guillot, tous deux parus à Casablanca, aux Éditions du Moghreb, ce qui est un signe en faveur de l'esprit d'initiative intellectuelle des Français du Maroc.

*Barga* est un grand chant, puissant et capiteux, de l'Afrique Noire ; non plus l'Afrique des Plateaux céréaliers du Fouta Djallon comme la profonde et forte *Terre noire* d'Oswald Durand, mais la Brousse voisine de la Vallée du Niger, le pays de la chasse, des fauves et des serpents. Cependant ce livre qui donne l'émoi des romans d'aventure a la sérénité presque virgilienne des *Géorgiques* : lenteur, douceur, sagesse. Une idylle courageuse et féconde lie les épisodes variés : Barga a emmené dans la randonnée sa troisième femme, une très jeune fille de race un peu inférieure contre laquelle se déchaînent les préjugés des notables de sa tribu... et d'insidieuses concupiscences ; il lui faut quotidiennement vaincre la Société, *perfide*, comme la Nature, *violente*. Ce primitif nègre, observé avec une exactitude si serrée

par l'auteur qui est un vieil Africain savant, a tout le charme, l'élan, le prestige des héros des romans préhistoriques des Rosny, des qualités aussi équilibrées, justes et généreuses que les vertus les plus rares de la Race Blanche, et nous voyons se confirmer par ce roman enlacé de sorcelleries un haut humanisme mondial où une sagesse soudanaise rejoint la philosophie hellénique.

Jean Sermaye (Colonel Abel Bœuf), fils d'officier, dès le Prytanée de La Flèche, nourrit en même temps que le culte des classiques *le goût de l'aventure*. Après avoir pris part à la dramatique expédition de Madagascar, il servit dans toutes les parties de notre Domaine d'Outre-Mer et durant la guerre c'est du Maroc qu'à la tête de Sénégalais, il fut envoyé aux Dardanelles. Même la paix signée, de l'Allemagne occupée, il courut faire campagne en Cilicie. Il a écrit des études et des contes, *Barga* est assez près de l'admirable *Livre de la brousse*, de René Maran, mais en diffère essentiellement parce qu'il n'en recèle pas le tragique sauvage et impitoyable ; cette monographie d'une personnalité fière, magistrale et assez indépendante, n'est pas individualiste ; elle est même un poème de la discipline : la *supériorité* et le *bonheur* de Barga lui viennent de la soumission quasi rituelle et pieuse aux leçons de son père et des Anciens. ».

\* Jean Sermaye, *Barga, maître de la brousse*, avec une présentation de Jean-Claude Blachère, *Autrement Mêmes*, L'Harmattan, Paris, 2010

# Livres à découvrir







# LA PENSÉE NOIRE ET L'OCCIDENT

## De la bibliothèque coloniale à Barack Obama

ANTHONY MANGEON \*

G. C. (S.-P. d. L. R.)

Ancien élève de l'École Normale Supérieure, agrégé de Lettres modernes, Anthony Mangeon est actuellement, Maître de conférences à l'Université Paul Valéry (Montpellier). Il a dirigé le hors-série *Harlem heritage* de la revue *Riveneuve continents* (2008) et publié de nombreux articles sur les littératures africaines et afro-américaines. Anthony Mangeon constate que durant plusieurs siècles, le monde occidental s'est construit en s'opposant au monde noir : par exemple, l'Afrique des ténèbres face à l'Europe des Lumières, la raison grecque et l'émotion nègre, la science contre la magie. Une bibliothèque coloniale s'est ainsi constituée qui après avoir longtemps dénié toute pensée aux Noirs de l'Afrique et de sa diaspora, leur a finalement concédé une mentalité primitive et des usages spécifiques de la rationalité. Cet essai retrace donc l'histoire d'un singulier rapport à l'autre, en insistant sur ses effets réciproques. Car si la relation et la raison coloniales ont pu déterminer certaines idéologies africaines, telles que le panafricanisme, la négritude ou l'afrocentrisme, des Africains et leurs descendants des Antilles ou de l'Amérique ont, en retour, largement contribué à l'histoire intellectuelle et politique de l'Occident.

Deux expressions clés ouvrent les portes de cet ouvrage : celles de bibliothèque coloniale et de schismogène. L'auteur commence par s'entourer de précautions oratoires en annonçant : « J'admets qu'il est une pensée noire dans la mesure où il y eut dans l'histoire de la philosophie occidentale, des penseurs noirs et qu'il se trouve, en Afrique et ailleurs, des hommes et des femmes de couleur qui produisent de la philosophie et des savoirs » (p. 9). Dans sa première partie, Anthony Mangeon envisage d'abord ce qu'il nomme la bibliothèque coloniale, partant de sa genèse chez Hérodote et chez Jean-Léon l'Africain, en précisant qu'il s'agit là, sans doute, d'un des premiers énoncés qui dénie toute aptitude intellectuelle, aux habitants de l'Afrique, en même temps qu'il les enferme dans la bestialité. Dans ce contexte explicitement colonial, on cherche surtout à marquer toujours plus, les différences, entre monde noir et monde blanc, afin de justifier l'asservissement et l'exploitation du premier par le second. Il n'empêche qu'une telle animalisation, des autres, triomphera surtout, avec la littérature européenne, et finira par culminer, au XX<sup>e</sup> siècle, dans la littérature coloniale et dans la littérature de jeunesse, devenue à compter des années

50, le champ de prédilection de plusieurs auteurs coloniaux. Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, l'assimilation du tempérament nègre, au tempérament féminin, fait l'objet d'un consensus bien établi, depuis les utopistes saint-simoniens, jusqu'à l'aristocrate Arthur de Gobineau (*Essai sur l'inégalité des races humaines 1853-1855*). C'est pourquoi, dans la bibliothèque coloniale, la pensée noire est considérée comme une pensée affective c'est-à-dire primitive.

Proclamant sa révolution positiviste, Auguste Comte dit, des sociétés non occidentales, qu'« arrêtées jusqu'ici, à un état plus imparfait, en raison de milieux de vie plus défavorables que le milieu européen, celles-ci représentent des étapes reculées, dans la marche de l'humanité » (p.40). Pour l'évolutionnisme social, la civilisation africaine appartient, en effet, aux civilisations qui sont *en retard* sur l'évolution de l'humanité et qui le resteront durant de nombreuses années. Cette doctrine est à la naissance de l'anthropologie britannique puisque l'anthropologue Edward Burnett Tylor (1832-1917) corrobore l'évolutionnisme de Spencer (1802-1903) en lui apportant une nouvelle caution scientifique : la méthode comparative qui instaure des points communs et des classifications, entre les diverses sociétés. L'unité psychique de l'humanité est explicitement affirmée, en même temps que l'idée de stades uniformes de développement et son corollaire, la possibilité de survivances de stades antérieurs dans le monde contemporain. L'anthropologue James Frazer (1854-1941) approfondira ces hypothèses évolutionnistes, tout en opérant un renversement entre magie et religion dans ses diverses éditions du *Rameau d'or* de 1890 à 1900. Théodule Ribot (1839-1916) et Lucien Lévy-Bruhl, des penseurs français initialement formés à la philosophie, défendent la spécificité d'une mentalité primitive dont le substrat est une logique non plus intellectuelle mais affective. Un peu plus tard, en Grande-Bretagne, l'anthropologue Edward Evans-Pritchard tirera parti des thèses de Lévy-Bruhl, pour engager une véritable refonte de l'anthropologie sociale, anticipant à certains égards, le structuralisme de Claude Lévi-Strauss. Mais tout en œuvrant à la reconnaissance institutionnelle, des modes ou des systèmes de pensée africains, Evans-Pritchard reste pleinement tributaire du cadre colonial, dans lequel se déploie sa réflexion.

C'est dans ce contexte colonial, que selon Anthony Mangeon, Franz Boas joue un rôle tout à fait pionnier et positif, en ébranlant, fortement, le socle des certitudes évolutionnistes et de la suprématie de la pensée blanche. Il traite la culture noire, à égalité des autres cultures

mondiales, en prenant, en compte, sa propre historicité et ses propres règles de fonctionnement. Les primitifs n'ont ainsi, selon Franz Boas (1858-1942), « pas moins de capacité de raisonner, d'originalité dans la pensée ou d'aptitude, à inhiber leurs pulsions que les hommes des civilisations modernes ; ils ne les exercent, simplement pas, dans les mêmes contextes, ni selon les mêmes centres d'intérêt » (p. 40). Mangeon considère donc Boas, avec Evans-Pritchard, comme l'un des penseurs occidentaux qui ont pris le plus de distances, vis-à-vis de la bibliothèque coloniale et qui sont parvenus, dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, à anticiper certaines voies poursuivies par les pensées noires. Dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, l'ouvrage de Boas influencera profondément les intellectuels noirs des États-Unis et des Antilles : il sera un catalyseur, dans l'éveil de la conscience panafricaine et il servira de modèle, pour développer un point de vue autonome, sur l'histoire de l'Afrique et de ses diasporas.

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, la remise en question des systèmes coloniaux s'accompagne, en Afrique et en Europe, d'une rupture tout aussi significative dans l'histoire des idées. Le plus curieux est l'apport décisif d'analyses, aux fondements parmi les plus traditionnels et qui n'en contribuent, pas moins, à des avancées révolutionnaires, telles que celles d'Eugène Guernier (disciple de Gobineau !), qui dans *L'Apport de l'Afrique à la pensée humaine* (1952), veut illustrer l'antériorité des civilisations nègres, puisqu'il commence sur L'Afrique, berceau de l'humanité. Selon Anthony Mangeon, Eugène Guernier, le Révérend Père Placide Tempels (1906-1977), l'une des figures les plus célèbres et les plus controversées du débat philosophique et religieux en Afrique noire, et Marcel Griaule (1898-1956), forment le trio anthropologique décisif, dans la remise en cause des a priori de la bibliothèque coloniale. Dans sa conclusion partielle, Anthony Mangeon martèle donc : « Ces trois auteurs francophones ont reconfiguré la rhétorique occidentale de l'altérité et par là-même, anticipé certaines voies du philosopher en Afrique noire » (p. 69).

C'est pourquoi, partant de ces prémisses, l'auteur dégage, dans une seconde partie de l'ouvrage, les éléments d'une véritable philosophie africaine. Après un long déni, une pensée puis une philosophie sont accordées aux noirs en tant que primitifs. Ainsi que le montre l'anthropologue Jean-Loup Amselle, « on peut réfléchir, à nouveaux frais, sur l'existence d'une philosophie africaine ou d'une ethno-philosophie, à condition de prendre, en compte, les oublis majeurs de la bibliothèque coloniale » (p. 89). Mangeon propose donc d'emprunter, à Gregory Bateson, sa théorie de la schimogénèse ou de la différenciation

progressive (1995). Pour arriver à ce résultat, il faut d'abord, selon l'auteur, mettre, en lumière, le lien intrinsèque existant (qui remet en cause toute la bibliothèque coloniale), dans une culture, entre sa langue et sa philosophie. C'est pourquoi, la philosophie (comme la poésie) est intraduisible. Parce qu'à la suite de Sapir, un de ses disciples, Benjamin Whorf, professera, à son tour, cette théorie de la relativité, elle restera connue sous le nom d'hypothèse Sapir-Whorf. Anthony Mangeon cite, sur ce point, l'abbé rwandais Alexis Kagame (1912-1981) qui est aujourd'hui, salué, comme un des pères fondateurs de la philosophie africaine, pour avoir eu l'intuition, plusieurs années avant un fameux article d'Émile Benveniste, que les catégories de pensée d'Aristote ne sont point autre chose que la transposition de catégories propres à la langue grecque. Kagame ainsi est le premier à oser philosopher à partir des langues africaines.

En dehors de la question de la traduction de la langue, Anthony Mangeon soulève, également, la question de la rupture, entre oralité et écriture, puisqu'il existe une pensée propre aux cultures primitives qui sont aussi des sociétés sans écriture ; la pensée noire serait donc, avant tout, une raison orale. Le philosophe sénégalais Mamousse Diagne part, en effet, d'un constat initialement développé par Jack Goody (1986) : « Une pensée, quelle qu'elle soit, ne saurait être indifférente au médium par lequel elle s'élabore » (p. 128). La figure du philosophe africain se dégage, peu à peu, et dans un livre consacré, aux relations que le penseur malien a entretenues avec certains ténors de l'africanisme français, Kusum Aggarwal montre comment Hampâté Bâ s'est, progressivement, émancipé d'un statut de subalterne, dans la recherche anthropologique occidentale, pour exercer pleinement une fonction d'auteur et d'exégète de tradition africaine. De là à l'affirmation de l'afrocentrisme, il n'y a qu'un pas. Courant de pensée tricontinental, présent en Afrique et en Europe comme en Amérique et aux Antilles, l'afrocentrisme excède, aujourd'hui, les frontières géographiques et culturelles du continent noir, mais il n'en demeure pas moins, une volonté de se recentrer sur lui, en replaçant l'Afrique, au cœur de l'histoire du monde et de la pensée. La caractéristique essentielle de l'œuvre de Cheikh Anta Diop (1923-1986) – depuis sa fameuse thèse refusée en Sorbonne, en 1954, mais publiée, la même année, chez Présence africaine sous le titre *Nations nègres et Culture* –, c'est précisément la constance de son positionnement, contre la bibliothèque coloniale, dont il reprend certaines sources et de nombreuses prémisses, mais en renversant les conclusions majeures. Développé au nom d'une lutte contre l'aliénation culturelle, arme de domination au service du colonialisme qui consiste à faire croire, au Nègre, qu'il n'a jamais été responsable de quoi que

ce soit de valable, cet argumentaire fait donc office de réfutation et de réquisitoire. Il est impossible, selon Anthony Mangeon, de séparer littérature et philosophie : « J'ai voulu exposer quelques postures du philosophe en Afrique, et montrer comment ces pratiques étaient orientées, par un rapport concurrentiel, avec les discours de la bibliothèque coloniale » (p. 183). L'auteur prend, comme exemple, *L'Aventure ambiguë* du romancier sénégalais Cheikh Hamidou Kane. Centré sur la colonisation, ce récit s'articule sur le violent télescopage, entre deux modes de relation au monde, et partant, deux types de temporalité. Au cœur de ces dialogues et monologues philosophiques, on trouve constamment cette même question : « Quelle synthèse est possible, entre des postulats contraires, au sein de chaque culture, ou entre des univers culturels et intellectuels que tout semble opposer : l'Afrique et l'Europe, l'Islam et le positivisme occidental, la philosophie de Pascal et celle de Descartes ? » (p. 183). La pensée noire débouche, finalement, dans une troisième partie, sur une politique de l'indiscipline, en allant des Lumières noires aux Nations Unies : Comment échapper au magistère de la raison coloniale ? On peut ainsi parler de Lumières noires, de la même manière que Cedric Robinson identifie un marxisme noir. En effet, même lorsqu'on l'aborde, dans son cadre métropolitain, la Révolution française reste, étroitement, connectée aux mutations des Antilles et prône l'abolition à jamais de la servitude, la citoyenneté et la nationalité française de tous les noirs, et l'admissibilité de tout homme quelle que soit sa couleur, à tous les emplois. Les citoyens noirs sont, alors, présentés comme nos nouveaux frères. Toussaint Louverture opposait en effet, une logique impériale, où sans rompre les liens avec la France et son gouvernement, l'île de Saint-Domingue pouvait bénéficier d'une certaine autonomie administrative, tandis que les noirs jouissaient de leurs droits, à parité avec les blancs.

Avec la perte de Saint-Domingue, la France va déplacer ses ambitions impériales vers d'autres territoires. Paradoxalement, une fois rétabli l'esclavage, dans les vieilles colonies de la Martinique, de la Guadeloupe et de la Guyane, c'est au nom d'une lutte contre la servitude qu'on entreprend la nouvelle expansion coloniale. Les deux autres dispositifs du continuum historique et impérial introduisaient, quant à eux, de véritables paradoxes, dans la politique républicaine. Le colonialisme serait, en réalité, consubstantiel à l'histoire républicaine, comme s'attachent à le montrer Nicolas Bancel, Pascal Blanchard et Françoise Vergès dans *La république coloniale*. Cette thèse polémique tend, aujourd'hui, à dominer les

publications de l'ACHAC et leurs divers échos médiatiques. Anthony Mangeon nous conduit, enfin, de l'internationalisme noir aux Nations unies, en passant par la figure charismatique de Marcus Garvey. En effet, au début du XX<sup>e</sup> siècle, la société américaine, majoritairement, n'imaginait point d'autre avenir, que la ségrégation dans les relations raciales. Deux brillantes figures, bientôt appelées à servir de proue : le futur père du panafricanisme, William Edward Burghardt Du Bois (1868-1963) et le futur mentor de la Renaissance de Harlem, Alain Leroy Locke (1885-1954), constituent deux parcours d'exception. Locke, ainsi, revisite l'un des mythes centraux de la bibliothèque coloniale – le fameux tempérament artistique des noirs – mais en expliquant cette négritude, de façon strictement historique et anthropologique, et en la comparant à d'autres cultures, notamment européennes. Le livre peut ainsi déboucher sur la question des *postérités*.

\* Anthony Mangeon, LA PENSÉE NOIRE ET L'OCCIDENT, De la bibliothèque coloniale à Barack Obama, essai, Montpellier, Sulliver, 2010

**BOUFFLERS, UN GENTIL-  
HOMME SOUS LES TROPIQUES**  
**JACQUELINE SOREL \***

*Roger Little (Trinity college, Dublin)*

Ce roman retrace dans ses grandes lignes le parcours de Stanislas-Jean, chevalier de Boufflers, né le 31 mai 1738 à Lunéville d'une favorite du roi Stanislas, Marie de Beauvau-Craon, et du marquis François de Boufflers-Remiencourt. Fils cadet, on le destine à l'état ecclésiastique et il fera des études de théologie, mais son esprit et ses écrits galants le conduisent en 1761 à quitter le séminaire pour devenir chevalier de Malte et capitaine dans les hussards. Ses chansons et épigrammes lui ouvrent la porte de la société la plus brillante de l'époque. En 1785, appuyé par son oncle le maréchal-prince de Beauvau-Craon, il est nommé gouverneur du Sénégal, où il séjourne pendant la première moitié de 1786 et la quasi-totalité de 1787. Pendant ces absences, il entretient une correspondance assidue avec Éléonore, veuve du comte de Sabran, qu'on trouve dans l'excellente édition de François Bessire chez Actes Sud. En 1788, il est élu à l'Académie française et l'année suivante devient un membre actif de l'Assemblée constituante. En exil chez le prince Henri de Prusse à partir de 1791, il épouse Mme de Sabran en 1797 et, rayés de la liste des émigrés, ils peuvent rentrer en France avec le nouveau siècle. Nommé conservateur à la bibliothèque Mazarine en 1814, Boufflers mourra le 18 janvier suivant. Sa vie était, comme on dit, tout un roman.

Fallait-il donc la broder dans un roman ? Jacqueline Sorel présuppose une connaissance des données de base et semble même s'en désintéresser en faveur d'autres fils de son récit : l'histoire, d'une part, du hobereau normand Charles d'Erneville, dont la descendance fleurit toujours à Saint-Louis du Sénégal, et d'autre part, surtout, celle d'un personnage de son invention, François Buté, surnommé le Petit Futé. Ce dernier a la part belle dans l'histoire, parce que l'Histoire ne lui impose aucune contrainte. D'un milieu indigent, il vit d'expédients et, petite canaille faisant fi de la moralité, de nature gaie et débrouillarde, il s'autorise toutes les ambitions. S'insinuant chez Boufflers, il se fait négrier, part pour Saint-Domingue, fait un mariage avantageux et rentre vivre bourgeoisement en pays limousin. Le lecteur ne fait que suivre l'auteur en s'intéressant davantage aux aventures de ce petit futé qu'au principal objet ostensible de son roman.

Le genre du roman historique est certes malaisé : chaque lecteur cherchera son équilibre entre la part romanesque et la part historique. En l'occurrence, l'auteur fournit des rappels historiques sous forme de tableaux chronologiques qui jalonnent et terminent son ouvrage, ce qui rassure ou agace le lecteur selon son point de vue. Mais ce qui déroute beaucoup, à mon sens, c'est la présence passagère de figures historiques – Voltaire, Rousseau, Beaumarchais, Olympe de Gouges, Ourika (celle que Boufflers ramène du Sénégal pour l'offrir en cadeau à sa tante et qui a inspiré à Mme de Duras une remarquable nouvelle), Toussaint L'Ouverture, Joséphine et j'en passe – qui, n'étant en l'occurrence que de simples figurants, soulignent à chaque étape le manque d'épaisseur du contexte sociologique.

Pour le lecteur qui préfère aborder l'histoire par le biais du roman, celui-ci est d'une lecture aisée et peut présenter un moment intéressant de la première colonisation à celui qui n'en connaît que la seconde. Un cinéphile pourrait être attiré par *La Mémoire d'un fleuve*, film de Bernard Girardeau (1995) librement inspiré du journal du chevalier de Boufflers. Mais pour l'historien voulant compléter les travaux dispersés mais solides de Paul Bonnefon, menés au début du 20<sup>e</sup> siècle et largement dépassés, il ferait mieux de lire, outre les lettres d'Afrique du chevalier adressées à Mme de Sabran, sa biographie faite par Nicole Vaget Grangeat (*Le Chevalier de Boufflers et son temps : étude d'un échec*, Nizet, 1976) ou la plaquette détaillée de Paul Bouteiller (*Le Chevalier de Boufflers et le Sénégal de son temps : 1785-1788*, Lettres du Monde, 1995).

\* Jacqueline Sorel, *Boufflers, un gentilhomme sous les tropiques*, coll. Roman historique, Paris, L'Harmattan, 2012. 187 p. ISBN 978-2-296-96315-3. 19 €.





## LA RUSSIE ET LA TENTATION DE L'ORIENT

LORRAINE DE MEAUX \*

*Françoise Genevray (Université Jean-Moulin Lyon  
III)*

Le caractère colonial de l'expansion russe, tant au Caucase qu'en Asie centrale et orientale, fut parfois nié par les idéologues soviétiques et généralement négligé par les historiens occidentaux. Lorsqu'il passe au crible le discours orientaliste comme expression et instrument de la domination européenne (*Orientalism*, 1979), *Edward Saïd* omet entièrement le cas de la Russie, susceptible pourtant de nuancer ses analyses. De l'existence d'un impérialisme russe à son inscription dans le champ des études coloniales il y a donc plus qu'un pas. Les publications sur ce thème restant rares jusqu'à une époque récente (voir, en français, les travaux de Svetlana Gorshenina et de Marlène Laruelle), raison de plus, outre ses qualités intrinsèques, pour recommander le livre de Lorraine de Meaux. L'historienne livre au grand public un travail fouillé, qui se lit aisément sans trahir la complexité du matériau.

L'ouvrage ne cible pas le colonialisme russe et, passé les phases de la conquête, ignore ses modalités en matière de peuplement, d'administration, d'exploitation. Il prend pour objet « l'impact de l'Orient sur la question identitaire russe » (p. 94). Car la Russie a pour ainsi dire sa propre « question d'Orient », que la question coloniale recoupe sans lui être coextensive. Notre compte rendu s'attache donc par priorité aux chapitres (1, 2, 4) concernant directement le fait colonial - son histoire, ses promoteurs et ses acteurs, ses justifications par la propagande et dans l'opinion, sans oublier les chantiers de l'orientalisme savant, qui concourt à le légitimer.

Le premier chapitre relate la construction d'un empire russe d'Orient, selon un ordre chronologique allant de Paul I<sup>er</sup> à Nicolas II. Bien que la progression territoriale vers l'Est soit plus ancienne, l'auteur centre l'étude sur le XIX<sup>e</sup> siècle en distinguant trois aires géographiques. La mainmise sur le Caucase et sur la Transcaucasie (1801-1864) constitue l'expérience fondatrice, celle d'une occupation difficile, réalisée au prix d'une guerre longue, proche de l'enlèvement et coûteuse en vies humaines, faite d'opérations menées tantôt contre les empires voisins et rivaux (perse, ottoman), tantôt contre les Montagnards qui défendent leurs libertés. L'annexion de l'Asie centrale, durant la seconde moitié du siècle, se réalise plus aisément, sur un terrain moins défavorable, avec des méthodes mieux éprouvées et plus efficaces tant au plan militaire qu'administratif. La poussée simultanée vers l'Extrême-Orient, à travers la Sibérie jusqu'aux bassins de l'Amour et de l'Oussouri, quoique

plus hasardeuse, achève d'édifier un ensemble immense qui intègre toujours plus l'élément asiatique à l'identité russe, au point qu'aujourd'hui 70 % des Russes emploient le terme 'Eurasie' pour définir leur pays.

L'auteur analyse le regard russe sur le Caucase, partagé entre admiration, effroi et mépris. L'admiration prodiguée aux Montagnards pour leur courage et leur esprit d'indépendance n'exclut pas un dédain affiché pour l'archaïsme de l'économie et la prétendue sauvagerie des mœurs locales. Officiellement, la guerre vise d'une part à protéger les orthodoxes et les intérêts de l'orthodoxie en terre d'Islam ou bordée par l'Islam, d'autre part à y répandre la civilisation. La deuxième justification est capitale chez les militaires et chez les politiques reprenant leur discours ; l'officier russe se vit généralement comme un représentant de la civilisation - la seule, celle de l'Occident. Son sentiment de supériorité caractériserait aussi bien l'officier français en Algérie ou britannique en Inde, mais dans le cas russe apparaît un bénéfice particulier, étroitement tributaire de l'histoire nationale : ce point de vue contribue à « mettre davantage à distance la Russie de l'Orient » (p. 37) pour mieux revendiquer son appartenance à l'Europe, qui n'allait pas de soi même après Pierre le Grand. Il permet d'affirmer la Russie comme membre à part entière d'un seul et même ensemble russo-européen, et porteuse des valeurs dont il se réclame. Une telle vision fait bien sûr abstraction du débat engagé depuis les années 1830 entre intellectuels occidentalistes et slavophiles, débat qui porte justement sur la vraie nature de la Russie. Elle ignore aussi l'émergence parallèle d'un « mythe caucasien » attestant la fascination esthétique et morale exercée par le Caucase sur ceux qui furent au contact de ses paysages, de ses peuples et de ses héros - tel l'imam Chamil, qui tint les troupes russes en échec plusieurs décennies durant.

Cette vision légitimante trouvera à se renforcer avec l'expansion en Asie centrale, où la Russie réformée d'Alexandre II, non contente de prendre une revanche après sa défaite dans la guerre de Crimée (1853-1856), gagnera « ses galons de modernité » (p. 73) et un brevet d'occidentalité, présentant sous un jour flatteur ses efforts pour mettre la région en valeur, l'arracher à l'isolement (grâce au chemin de fer), à l'immobilisme social, à la stagnation économique et au 'joug tatar' des khans, variante du 'despotisme oriental'. Annexer ces régions lui permet aussi de s'imposer dans la rivalité des puissances européennes en plein essor colonial, et surtout de contrer l'Angleterre, concurrente directe au sein du « Grand Jeu » centrasiatique. Si l'installation au Caucase et en Transcaucasie est une conquête qui ne dit pas vraiment son nom (p. 45), il n'en va plus de même au Turkestan. L'avancée russe est ici organisée, préparée de longue main par des missions scientifico-



politiques, puis planifiée au plus haut niveau de l'État selon un plan de progression signé en 1864 par le tsar. En 1867, le Turkestan est doté d'un gouvernement général chargé de veiller aux besoins économiques et stratégiques qui régiront les rapports entre la puissance coloniale et ses dépendances. La prise de Khiva (1873), la soumission du Kokand (1876), la prise de Merv en territoire turkmène (1884) jalonnent ce mouvement continu d'expansion.

Œuvre de pionniers (agriculteurs, pêcheurs, éleveurs, forestiers et mineurs) plus que de soldats, le peuplement russe de l'Extrême-Orient sibérien transforme la région en profondeur, notamment sur les bords du Pacifique. Mais le contact rapproché avec la Chine, la Corée et le Japon génère des tensions qui culmineront dans la guerre russo-japonaise. Lénine verra dans la défaite russe (Port-Arthur, 1905) la première amorce d'un recul de l'exploitation de l'Asie par la vieille Europe.

Deux traits originaux distinguent le colonialisme russe de ses homologues européens. Alors que ceux-ci étendent leurs possessions lointaines outre-mer, les territoires ajoutés à l'empire des tsars sont tous frontaliers (l'Alaska est vendu aux États-Unis dès 1867). De la Baltique au Pacifique, cet empire d'un seul tenant, exclusivement continental, passe pour prolonger naturellement la métropole. La continuité géographique sert d'argument pour justifier le protectorat ou l'annexion : la Russie ne doit-elle pas faire acte d'autorité à l'égard de voisins instables, imprévisibles, qui menacent sa sécurité et ses voies commerciales ? L'autre trait spécifique tient à la part orientale de l'identité russe - notion évolutive et jusqu'à nos jours éminemment polémique, à cet Orient intérieur qui est au cœur du livre de L. de Meaux. Le chapitre 4, « Des slavophiles aux eurasistes : l'Orient, obsession de l'Idée russe », montre à quel point ce thème, longuement débattu, contribue à forger la conscience nationale tout en prenant des formes diverses. Érigeant la Russie en terre chrétienne d'Orient, les penseurs slavophiles des années 1830-1850 asseoient la thèse d'un ancrage oriental multiséculaire fondé sur la confession religieuse. À leur programme d'influence purement spirituelle succède un projet d'expansion géographique vers l'Asie qu'approuvent les idéologues de tous les bords politiques, conservateurs, libéraux, voire socialistes (A. Herzen). « L'Idée russe » (titre d'un essai de N. Berdiaev, 1946), autrement dit l'idée d'une vocation originale, voire unique de la Russie s'impose largement, quitte à s'orientaliser toujours davantage à mesure que grandit le poids de l'Asie dans la construction impériale. Car l'argumentation initiale, d'après laquelle il s'agit de répandre les bienfaits de la civilisation européenne, change plus ou moins d'horizon au fil du temps : s'imposer en Orient contribue de fait à « désoccidentaliser » la Russie (mot de P. Viazemski en 1855). Ce processus n'est plus à redouter, puisqu'il favorise l'accomplissement de sa vocation, celle de

médiatrice entre l'Occident et l'Orient. La relative proximité géographique et tout un pan de l'héritage historique (influence byzantine, domination mongole) militent pour la polarité orientale, joints à la conscience d'une mission qui consiste à propager le savoir moderne, le progrès technique et quelques libertés civiques (pôle occidental). La discussion sur ce thème, alimentée notamment par la conflictualité russo-ottomane et par ses incidences balkaniques, ne connaît guère de relâche dans l'intelligentsia. Après avoir soutenu l'idée d'une mission slave, puis chrétienne de la Russie, Dostoïevski finit (1881) par affirmer sa destination asiatique, non exclusive chez beaucoup d'une hostilité déclarée au monde turc et à l'Islam. Étayée à l'occasion sur une théorie aryaniste (selon laquelle l'Asie centrale, avant d'être peuplée de Turcs et de Mongols, fut le berceau primordial des peuples aryens), l'idéologie asiatiste, véritable messianisme avalisant l'expansion impériale, ne fait quand même pas l'unanimité, comme en témoignent les objections du philosophe Vladimir Soloviev (1853-1900).

Si l'impérialisme trouve un large appui dans les sphères intellectuelles, les écrivains font entendre d'autres voix, qui tissent un imaginaire colonial peu enclin à l'idéalisation. Le chapitre 3 s'intéresse à l'Orient de Pouchkine, au Caucase de Lermontov, à la dénonciation par Griboïèdov, Tolstoï, Tchekhov de la violence guerrière et du leurre de l'argument « civilisateur ». Tandis que l'Algérie, malgré la vogue orientaliste, reste peu intégrée à la culture française du XIX<sup>e</sup> siècle, le Caucase devient avec ces auteurs « une référence clef de la culture russe » (p. 242). Le parallèle franco-russe peut être prolongé, sur un plan politico-militaire cette fois, grâce à l'article de Sébastien Haule, « '...us et coutumes adoptées dans nos guerres d'Orient'. L'expérience coloniale russe et l'expédition d'Algérie » (*Cahiers du monde russe*, 2004/1, vol. 45).

Tandis que le cinquième et dernier chapitre du livre examine « le style russe » en musique et en peinture au titre d'un « art métissé », produit d'une fusion russo-orientale, le chapitre 2, le plus neuf peut-être pour un lecteur français, s'intitule « L'invention d'une science orientaliste à l'usage de la Russie ». Il évoque les vastes travaux menés pour explorer, cartographier, décrire les régions bordant la Russie au sud et à l'est. Langues, histoire, géographie, littératures, philosophie, ethnographie, archéologie, sciences naturelles – autant de branches du savoir impliquées dans l'extraordinaire dynamisme de l'orientalisme russe au XIX<sup>e</sup> siècle. On multiplie les voyages d'études et les expéditions, parfois risquées, qui aboutissent à des dizaines de milliers de publications. Les institutions d'enseignement et de recherche fleurissent, parmi lesquelles brille l'université de Kazan, puis celle de Saint-Pétersbourg, qui attirent des orientalistes étrangers (français, allemands). Les sociétés savantes, avec

au premier rang celle de géographie, créent de nombreuses sections locales au Caucase, en Asie centrale, en Sibérie. Elles encouragent l'établissement de statistiques, la collecte de livres, manuscrits, monnaies, curiosités et antiquités appelées à garnir les cabinets des érudits et les étagères des musées. Les intérêts politiques ne restent pas étrangers à cette intense activité : la curiosité à l'égard de lointains territoires annexés ou en voie d'annexion précède, accompagne, suit, et fréquemment soutient l'entreprise coloniale en lui apportant diverses cautions. L'auteur signale plusieurs facettes (par exemple, l'engagement en faveur des allogènes, c'est-à-dire des non Russes, de Sibérie), ainsi que les limites de cette « médiation orientaliste » proposée dès 1810 par le comte Ouvarov dans son *Projet d'une Académie asiatique et amplement développée par la suite*.

Un des points forts du livre, l'un des plus significatifs pour les lecteurs du *Courrier de la SIELEC*, consiste à montrer que l'emprise coloniale exercée par la Russie ne borne pas ses effets à la domination d'un peuple sur d'autres et à la russification plus ou moins poussée de ces derniers. Elle a pour résultat involontaire de questionner en retour l'identité russe, car « la conquête façonne aussi insidieusement une sorte de proximité russo-orientale » (p. 14) qui travaille la conscience nationale de l'intérieur, générant une réflexion multiforme et durable sur la personnalité propre du conquérant impérial : phénomène dont les autres grandes puissances coloniales n'offrent pas d'équivalent, pas au même degré en tout cas.

La « tentation » russe de l'Orient constitue, on le voit, un objet historique passionnant. Davantage encore, car L. de Meaux indique l'actualité des thèmes abordés par son ouvrage. La composante orientale (du peuple, de l'empire, de la religion ou de la culture russes ?), tantôt tenue à distance et tantôt revendiquée, continue de façonner les représentations que se font les Russes de leur pays, une fois l'empire multiethnique démembré et l'espace national, qui n'en conserve pas moins sa vaste portion sibérienne, réduit au sud-est comme à l'ouest. « La nostalgie de la puissance pèse sur la politique intérieure russe et constitue un élément fondamental de la relation qu'entretient la Russie avec le monde extérieur » (p. 13). Plusieurs conflits, ouverts ou larvés, aux frontières (Ossétie, Géorgie) ou à l'intérieur (Tchéchénie) du territoire sont le fruit de son histoire orientale. Des questions géopolitiques à l'ordre du jour, comme la lutte dont se prévaut la Russie sur ses marches méridionales contre le « terrorisme » islamiste, dérivent de son passé colonial. Et ce même si la pression stratégique des États-Unis, ou celle, démographique et économique, de la Chine introduisent d'autres facteurs dans le jeu des intérêts en compétition. L'héritage colonial de la Russie tsariste, finalement assumé par l'Union soviétique, influe d'autant plus sur le présent que le régime poutinien se

préoccupe de maintenir au sud et à l'est une zone d'influence russe et de rétablir grâce à elle une forme de puissance internationale. Le livre de L. de Meaux offre donc un outil précieux pour qui veut tenter de comprendre la Russie contemporaine, à la fois post-soviétique et postcoloniale. ●

\* Lorraine de Meaux, *La Russie et la tentation de l'Orient*, Paris, Fayard, 2010, 424 p., 28 euros.

## LA PENSEE METISSE

SERGE GRUZINSKI \*

Gérard Chalaye (Saint-Pierre de La Réunion)

Directeur de recherche au CNRS et directeur d'études à l'EHESS, Serge Gruzinski a publié de nombreux ouvrages, sur le Nouveau Monde, dont, avec Carmen Bernard, *L'Histoire du Nouveau Monde*. Il est aussi l'auteur de *L'Histoire de Mexico*. Selon Serge Gruzinski, le mélange des cultures et des métissages qui en résultent, aux quatre coins de la planète, semblent bouleverser nos repères traditionnels. Mais s'agit-il de phénomènes vraiment nouveaux ? L'uniformisation des cultures n'a-t-elle pas commencé en Amérique, dans le chaos qui a suivi la Conquête, quand l'Ancien Monde et le Nouveau Monde se sont mêlés ? Deux populations que tout séparait durent, déjà, apprendre à coexister et leurs conceptions de l'univers, leurs imaginaires s'imbriquèrent peu à peu. Dès la Renaissance, la colonisation occidentale a ainsi entraîné une première vague de métissages qui, sous diverses formes, préfigurent ceux que nous connaissons, à l'aube du III<sup>e</sup> millénaire. Deux cultures différentes peuvent-elles s'harmoniser ? Pour répondre à cette question, le Mexique espagnol offre des pistes précieuses. Les fresques réalisées par les artistes indigènes, sur les murs des couvents, les chants et les fêtes qu'ils ont adaptés, à la mode européenne, les plans de ville qu'ils ont dessinés, à la demande des conquérants : tous ces témoignages, où l'inspiration indienne est indissociable de l'influence occidentale, illustrent la naissance d'une pensée métisse. Serge Gruzinski nous en propose une magistrale exploration, en montrant comment des sierras du Mexique à la Florence des Médicis, des films de Greenaway au cinéma de Hong Kong, les idées, les arts et les cultures n'ont cessé, par delà les frontières, de se mélanger.

Selon Serge Gruzinski, Aby Warburg a découvert l'existence d'un lien secret, entre la culture primitive des Indiens et la civilisation de la Renaissance. Avec le triomphe de l'économie, dans sa version états-unienne, ou face à ce que l'on dénomme, plus pudiquement, mondialisation ou globalisation, prolifèrent des phénomènes qui brouillent nos repères habituels. Pourtant, à première vue, les partages sont clairs. A la fragmentation de l'État nation affaibli par le système global, s'opposerait la réaffirmation d'identités ethniques régionales ou religieuses, ainsi que le montrent les mouvements d'ethnisation ou de ré-identification qui affectent des populations indigènes minoritaires ou immigrées. On a donc tendance à opposer métissages et identités. Mais ces interrogations présupposent que les cultures soient miscibles, ce qui semble aller de soi, si avec AL Kroeber, on estime que « toutes les cultures peuvent se mélanger presque sans limite » (p. 8).

Serge Gruzinski, dans une première partie, commence par évoquer les mélanges, les métissages américains – indiens – issus du chaos de l'occidentalisation, en particulier en Amazonie, en précisant que pour rendre compte de ces contrastes, on se contente, la plupart du temps, d'opposer les ravages du progrès, les contaminations de la Civilisation, aux résistances de la Tradition. Mais il indique que sa réflexion déborde de très loin, le simple cadre de son expérience amazonienne et peut se généraliser, à toute expérience esthétique, en général, puisque « c'est pour cette raison également que d'autres Amazonies, plus mélangées, plus exposées aux influences occidentales, sont restées dans l'ombre, des Amazonies contaminées » (19) : le métissage se traduit donc dans un idiome planétaire. Que l'hybride et le métis puissent coexister, en même temps que l'ethnique, dans nos quotidiens, comme sur les écrans de nos télévisions, n'est pas qu'un indice de la confusion qui règne dans les esprits. Les mélanges culturels représentent pourtant un défi. Un monde moderne homogène et cohérent aurait-il, soudain, laissé place à un univers post-moderne fragmenté, hétérogène, imprévisible ? Même si la catégorie conceptuelle du métissage expérimente une certaine usure, il n'empêche que, pour appréhender les mélanges, il faut commencer par se méfier du terme culture usé jusqu'à la corde, par des générations d'anthropologues, de sociologues et d'historiens. C'est finalement des pesanteurs de l'ethnocentrisme qu'il faut se libérer car, à vrai dire, l'histoire a généralement fait l'impasse sur les métissages. La complexité de ces phénomènes s'acommode mal d'un héritage positiviste qui entretient une vision du temps, axée sur la linéarité.

Il est vrai que l'Amérique a bien subi le choc de la Conquête puisque les métissages déclenchés par la conquête du Nouveau Monde apparaissent, indissociables, de deux autres phénomènes majeurs, dans l'Amérique du XVI<sup>e</sup> siècle : d'une part, ce qu'il est convenu d'appeler le choc de la Conquête et d'autre part, ce qui est dénommé occidentalisation. Ce choc a produit un véritable désordre des choses et les relations, entre vainqueurs et vaincus, ont ainsi pris la forme de métissages, qui brouillèrent les limites que les autorités nouvelles cherchaient à maintenir, entre les deux populations. Il s'en est suivi la perte des repères et la nécessité d'une certaine adaptation dans le but de la survie. Le choc de la Conquête a obligé les groupes en présence, à s'adapter à des univers fragmentés et fracturés, à vivre des situations précaires, instables et imprévisibles. Bien sûr, on assiste à une forme d'occidentalisation, puisque cette dernière recouvre l'ensemble des moyens de domination introduits, en Amérique, par l'Europe de la Renaissance. Au XVI<sup>e</sup> siècle, le Nouveau monde devient donc, d'une certaine manière, la réplique du vieux monde et tout au long du XVI<sup>e</sup> siècle, l'occidentalisation a instauré de nouveaux repères matériels, politiques, institutionnels et religieux,

destinés à maîtriser les perturbations induites par la Conquête. Nous pouvons parler d'une autre Chrétienté, puisque « la christianisation des Indiens d'Amérique répétait celle des Morisques. Mais elle cherchait, aussi, à reproduire la chrétienté primitive » (p. 87). Il s'agit d'une copie indienne : en effet, ce projet a, immédiatement, accompagné les progrès de l'évangélisation, car la christianisation, conçue dans les termes de la Renaissance, passait par l'importation d'un mode de vie à l'occidentale. Mais certes, l'occidentalisation s'est heurtée à des résistances qui ont revêtu des formes diverses, de la rébellion ouverte, à toutes sortes d'hostilité larvée.

Dans une seconde partie, Serge Gruzinski analyse les métissages de l'image, car dans le Mexique de la Renaissance, ils ont envahi, à peu près, tous les domaines de l'existence. Il nous soumet plusieurs exemples, tels que l'influence d'un *Ovide mexicain* parvenu au Mexique, par bateau, dans les bagages des moines. C'est ainsi que les grotesques se sont introduits, dans l'art mexicain, d'une manière hybride, même si « à supposer que nous ayons réussi à identifier les intentions des peintres indigènes, nous voilà encore loin d'avoir repéré tous les ressorts d'une pensée métisse » (154). Dans l'Amérique du XVI<sup>e</sup> siècle, l'hybridation devient métissage, en raison d'un élargissement gigantesque des possibles. Serge Gruzinski achève son tour d'horizon de cette création par une foule d'autres exemples thématiques, tels que *Le singe et la centauresse*, *Le loup, la pluie et l'arc en ciel*, *La traversée de la mer*, *La colonisation du ciel* ou *La grotte des sibylles*. La dimension des églises illustre cette transposition du passé préhispanique dans le présent de la Nouvelle-Espagne. Mais les éléments amérindiens et occidentaux sont, parfois, si bien imbriqués, que l'artiste invente des formes nouvelles. Pareille diversité donne l'impression d'une création discontinue souvent aléatoire. Certes, les images métisses semblent avoir un aspect irrationnel, car ces œuvres sont fondées sur d'autres règles que les nôtres et acceptent, par exemple, la contradiction, à ce point qu'il est devenu impossible de choisir entre une lecture chrétienne orthodoxe et une interprétation amérindienne. Ainsi, au fur et à mesure que l'on s'enfonce dans les textes, surgissent des visions, toujours plus métissées, qui croisent et recroisent emprunts chrétiens et trames amérindiennes. Grâce à cette perméabilité, la pensée amérindienne a su capter tout ce qui dans la sensibilité et la pensée européenne, tendait vers l'hybride.

Comme l'affirme Serge Gruzinski, le Mexique peut donc être considéré comme un vrai laboratoire, concernant les liens qui, aujourd'hui, rattachent les phénomènes de métissage, à la diffusion planétaire du néolibéralisme. Les Européens ont fait la chasse aux mélanges, pour les transformer en nouveaux recyclages chrétiens et les adaptations des

croyances et des pratiques indigènes, à la réalité nouvelle, ont inspiré de subtiles manipulations. Si la christianisation, des éléments indiens, pouvait, facilement, donner des mélanges, la dénonciation explicite des choses du passé, en réactivant croyances et pratiques anciennes, risquait d'aboutir au même effet. L'occidentalisation a accepté de multiples accommodements et n'a pas été qu'une irruption destructrice ou une entreprise normalisatrice, puisqu'elle a pris part à la création de formes métisses. Une telle création déclenche des processus internes qui la soustraient à ses initiateurs et ces mélanges demeurent instables. L'association d'éléments, résultant d'expériences très éloignées et réunis dans un contexte soumis à de fortes tensions, est toujours susceptible de brusques mutations. De toute façon, un retour à une forme pure serait impossible à envisager et le métissage apparaît comme mobile, instable, rapidement incontrôlable. Serge Gruzinski termine donc sur les hybridations et métissages, en concluant que « les terres métisses sont immenses et invitent à de nouvelles explorations » (p. 309).

\* Serge Gruzinski, *LA PENSEE METISSE*, Fayard, Paris, 1999

# Annnonce

---

Chers lecteurs du Courrier de la Sielec,

La collection *Autrement Mêmes*, avec ses nombreuses rééditions, joue un rôle incontournable pour alimenter les travaux et réflexions des adhérents de la Sielec.

C'est pourquoi nous nous permettons de relayer cette annonce de son directeur, Roger Little :

« En ma qualité de directeur de la collection *Autrement Mêmes* publiée chez l'Harmattan, je suis toujours à la recherche de collègues souhaitant présenter des textes qui relèvent de son champ d'intérêt, à savoir la représentation des Noirs ou plus généralement de l'Autre. Il va sans dire que cela intéresse au plus haut point la période coloniale. Dans l'immédiat, je souhaite y inclure les ouvrages du colonel Baratier : *À travers l'Afrique* et *Épopées africaines*. Les textes sont saisis et n'attendent qu'une personne intéressée et compétente désireuse d'en assurer la présentation. Prière d'envoyer un courriel pour de plus amples informations.

De manière plus générale, je cherche à « marier » tel texte avec tel(le) collègue, mais je ne connais forcément ni tous les textes dignes d'être ressuscités ni tous les collègues compétents. La liste est longue d'écrits qui méritent une réédition et si j'ai des propositions à faire (à titre d'exemple : *Terre noire* d'Oswald Durand, *Le Sang des races* de Louis Bertrand, *Le Conquérant* d'Herbert Wild), je considérerais volontiers celles que vous voulez bien me faire en m'écrivant à [rlittle@tcd.ie](mailto:rlittle@tcd.ie). » ●

Roger Little

# Se souvenir

---

*Jean Sévry, Paris 11 novembre 1932, Castelnau-le-Lez 24 mai 2012*

*Le Bureau de la SIELEC*

Nous avons eu la grande tristesse d'apprendre le décès de Jean Sévry, secrétaire général de la SIELEC, qui joua un rôle essentiel dans la fondation de l'Association et qui par la suite insuffla son dynamisme à de nombreux colloques et rencontres de la Société. Jean Sévry fut en France et plus particulièrement à Montpellier un pionnier des études littéraires et culturelles concernant le Commonwealth. Agrégé d'anglais, Docteur d'Etat, il fut deux ans lecteur en Grande Bretagne avant d'enseigner huit ans dans les Ecoles Normales et d'entamer sa carrière universitaire à la faculté des lettres de Montpellier. Il impulsa dans cette Université, jusqu'à sa retraite, les études africaines, dans un esprit interdisciplinaire. Il effectua de nombreuses missions en Afrique (Sénégal, Algérie, Burkina Faso, Zimbabwe, Afrique du Sud) pour le Ministère de la Coopération, l'AUDECAM et le Ministère des Affaires Etrangères. Il fut aussi responsable d'un DEA d'études africaines en collaboration avec l'ORSTOM et le CNRS.

Nous indiquons ici quelques-unes de ses principales publications, sans souci d'exhaustivité, bien sûr :

- *Anthologie critique de la littérature anglophone* (en collaboration), 10X18, 1983.
- *La Voix*, de Gabriel Okara, roman traduit de l'anglais, Hatier poche, 1985.
- *Afrique du Sud, l'apartheid en crise*, La Documentation française, 1987.
- *Chaka, Empereur des zoulous, Histoire, Mythes et Légendes*, L'Harmattan, 1991.
- *Les Ancêtres et la Montagne sacrée et autres récits*, poèmes de Mazisi Kunene, éditions du Silex, 1994.
- *Le télescope de Rachid* de Jamal Mahjoub, roman traduit de l'anglais, Actes-Sud, 2000.
- *Le train des sables* (id.) 2001.
- *Là d'où je viens* (id.) 2004.
- *Littératures d'Afrique du Sud*, Paris, Karthala, 2007 (Grand Prix littéraire de l'Afrique noire, 2008).
- *Un voyage dans la littérature des voyages. La première rencontre*, L'Harmattan, 2012.

Jean Sévry a aussi coordonné plusieurs ouvrages des Cahiers de la SIELEC, dont la liste figure sur ce site. Il a travaillé jusqu'à la limite de ses forces, avec un courage impressionnant, pour terminer ses derniers livres, dont il aurait aimé voir la publication. La SIELEC lui rendra un hommage particulier en publiant en 2013 la dernière étude dont il corrigeait encore les épreuves quelques jours avant sa mort : *Quatre anglaises dans l'aventure coloniale*. Deux livres, qu'il venait d'achever, n'avaient pas encore trouvé éditeur. Il s'agit de traductions de deux grands poètes africains auxquels il tenait particulièrement : *L'incantation du pêcheur* de Gabriel Okara (Nigéria) et *Poèmes zoulous* de Mazisi Kunene (Afrique du Sud). Nous sommes en train de prendre toutes les dispositions pour rendre ces deux superbes traductions consultables sur le site SIELEC, à la rentrée prochaine.

Au-delà de l'hommage rendu au savant et au chercheur, il faut rappeler, et tous ceux qui l'ont approché le savent, les qualités humaines de notre ami disparu : une passion et un enthousiasme rares, une exceptionnelle ouverture d'esprit, et des engagements et des convictions solides qui firent de lui un militant dévoué, à Montpellier entre autres, de la lutte contre l'apartheid.

Il était convaincu que l'Afrique était un formidable vivier de talents, de créativité, d'art et de poésie. Il ne concevait le travail d'universitaire que dans un rôle de passeur, d'où l'importance qu'il attachait à la traduction. Il a contribué à former, à Ouagadougou entre autres, de nombreux étudiants africains. Il va de soi que le groupe amical que nous formons à la SIELEC va continuer à travailler dans l'esprit humaniste qui fut le sien, pour que les cultures et les mondes se rencontrent.

## LE PROFESSEUR NORBERT DODILLE

### *Le Bureau de la SIELEC*

C'est avec une immense tristesse que nous avons le regret d'apprendre le décès de notre ami, le Professeur Norbert Dodille, Professeur à l'UFR LSH de l'Université de La Réunion, décès survenu, le 1er septembre 2012 des suites d'une longue maladie.

Norbert Dodille, membre actif de la SIELEC, était un professeur de littérature française de renommée nationale et internationale. Il avait aussi été le Directeur de l'Institut français de Bucarest (6 ans), ainsi que celui de Prague (2 ans), où il avait été Attaché culturel. Agrégé de lettres, auteur d'une thèse d'Etat sur Barbey d'Aurevilly et de nombreuses publications, organisateur de multiples colloques internationaux, c'était un universitaire au sens fort du terme, d'une grande probité intellectuelle, connu pour ses travaux, publications et activités de recherche dans différents domaines de sa discipline, allant de Ionesco à la littérature réunionnaise.

Norbert Dodille était surtout un spécialiste reconnu de l'historiographie coloniale et postcoloniale, comme en témoigne sa remarquable *Introduction aux discours coloniaux* parue en 2011. Membre du Centre de Recherches Littéraires et Historique de l'Océan Indien, il était familier des grandes thématiques du monde indianocéanique.

Il avait su s'investir dans la vie de l'Université de La Réunion, puisqu'il avait été Directeur du Département de Lettres modernes et Doyen de la Faculté des Lettres et Sciences humaines. Son dynamisme était sans faille et ses centres d'intérêts diversifiés. Il était notamment féru de nouvelles technologies, faisant profiter de sa créativité, enseignants et étudiants, en améliorant les ressources documentaires et l'efficacité pédagogique. Il était également à l'origine de partenariats de recherche de l'université avec d'autres établissements, avec des projets en cours particulièrement passionnants, contribuant ainsi à l'ouverture *aux mondes*.

Avec Norbert Dodille, nous perdons un excellent collaborateur, et pour bon nombre d'entre nous, un ami très cher. IL nous manquera.

Au nom de toute la SIELEC, nous présentons nos plus sincères et profondes condoléances à sa famille et à ses proches, notamment à ceux qui l'ont accompagné dans son combat contre la maladie.

# Editions

---

- ABDEFETTAH** Ahcène, Alain Messaoudi et Daniel Nordman (dir.), *Savoirs d'Allemagne en Afrique du Nord*, Bouchène, 2012
- CRITIQUE** (collectif), *Présence des empires*, Editions de minuit, Paris, avril 2012
- DJEMAI** Abdelkader, *La dernière nuit de l'Emir*, Seuil, Paris, 2012
- GOLDMAN** Henri, *Le Rejet français de l'Islam, une souffrance républicaine*, PUF, coll. Souffrance et théorie, Paris, 2012
- PHÉLINE** Christian, *L'Aube d'une révolution, Margueritte, Algérie, 26 avril 1901*, Préface de Benjamin Stora, Privat, 2012
- RICHARD** Jean, *L'Esprit de croisade*, CNRS éditions / Cerf, Biblis, Paris, 2012
- SEVRY** Jean, *Un Voyage dans la littérature de voyage*, L'Harmattan, Paris, 2012
- SOREL** Jacqueline, *Boufflers, un gentilhomme sous les tropiques*, coll. Roman historique, Paris, L'Harmattan, 2012
- TENGOUR** Habib, *Dans le soulèvement, Algérie et retours*, La Différence, Paris, 2012
- WAILLY** Henri de, *1945 L'Empire rompu, Syrie, Algérie, Indochine*, Perrin, Paris, 2012
- ZIAD** Antar, *Portrait of a territory*, Actes sud, 2012
- 
- ABECASSIS** Frédéric, Gilbert Meynier (dir.), *Pour une histoire franco-algérienne. En finir avec les pressions officielles et les lobbies de mémoire*, Alger / ENS de Lyon, INAS, 2011
- ALI AMIR MOEZZI** Mohammad, *Le Coran silencieux et le Coran parlant*, CNRS, Paris, 2011
- BEN JELLOUN** Tahar, *L'étincelle, révoltes dans les pays arabes*, Gallimard, Paris, 2011
- BEN JELLOUN** Tahar, *Par le feu*, Paris, Gallimard, 2011
- BERENSON** M., *Heroes of Empire*, University of California press, 2011
- BERTRAND** Romain, *L'histoire à parts égales*, Paris, Seuil, 2011
- BLANCHARD** Pascal, *La France noire*, Paris, La Découverte, 2011
- BLANCHARD** Pascal et Bancel Nicolas, *Culture post-coloniale 1961-2006*, Traces et mémoires coloniales en France, Achac, Autrement, Paris, 2005-2011
- BOUDJEDRA** Rachid, *Hôtel Saint-Georges*, Grasset, Paris, 2011
- CALDWELL** Christopher, *Une Révolution sous nos yeux*, éd. Du Toucan, Paris, 2011
- CHAMBAZ** Bernard, *Je ne m'appelle pas Ben Laden !*, Rue du Monde, Paris, 2011
- CHAUMET** Stéphane, *Même pour ne pas vaincre*, Seuil, Paris, 2011
- COLLECTIF**, *Entre la haine et l'espoir*, Ed. Tatamis, Paris, 2011
- COOPER** Frederick et Burbank Jane, *Empires. De la Chine à nos jours*, Histoire, Payot, Paris, 2011
- COQUERY-VIDROVITCH** Catherine, *Petite histoire de l'Afrique, L'Afrique au sud du Sahara de la préhistoire à nos jours*, La Découverte, Paris, 2011
- COQUERY-VIDROVITCH** Catherine, *Histoire des femmes d'Afrique noire*, Les Editions Desjonquères, Paris, 2011
- COUROUBLE** (Léopold), *En plein soleil*. Roman. Bruxelles : Le Cri / Kinshasa : Afrique éditions, coll. Espace Sud, 212 p. - ISBN 978-2-8710-6559-3, 2011
- COUTO** Mia, *L'Accordeur de silences*, Métailié, 2011
- DIETERLEN** Germaine, *Textes sacrés d'Afrique noire, L'aube des peuples*, nrf, Gallimard, Paris, 2011
- DIAGNE** Souleymane Bachir, *Bergson postcolonial, L'élan vital dans la pensée de Léopold Senghor et de Mohamed Iqbal*, CNRS, Paris, 2011
- DODILLE** Norbert, *Introduction aux discours coloniaux*, Paris, Presses de l'université, Paris-Sorbonne, 2011
- FANON** Frantz, *CŒuvres*, Paris, La Découverte, 2011
- GRIFFIN** David Ray, *Un autre regard sur le 11 septembre*, Ed. Demi-lune, Paris, 2011
- GOZLAN** Martine, *Tunisie-Algérie-Maroc, la colère des peuples*, l'Archipel, Paris, 2011
- GUERICHÉ** Salah, *Le Christ s'est arrêté à Tizou Ouzou*, Enquête sur les conversions en terre d'Islam, Denoël, Paris, 2011
- GUITTON** René, *En quête de vérité, le martyr des moines de Tibhirine*, Calmann-Lévy, Paris, 2011
- HARCHI** Kaoutar, *L'Ampleur du saccage*, Actes Sud, Paris, 2011
- HOPKINK** M., *Le Grand jeu*, Nevicata, 2011
- JAMBET** Christian, *Qu'est-ce que la philosophie islamique ?*, Folio essais, Gallimard, Paris, 2011
- JENNI** Alexis, *L'Art français de la guerre*, Paris, Gallimard, 2011



- LAMARTINE** Alphonse de, *Voyage en Orient*, Folio classique, Gallimard, Paris, 2011
- LAPIERRE** Nicole, *Des juifs et des noirs*, Paris, Stock, 2011
- LEWIS** Bernard, *Le pouvoir et la foi : questions d'islam en Europe et au Moyen-Orient*, Histoire, Odile Jacob, Paris, 2011
- LEWIS** Bernard, *Les Arabes dans l'histoire*, Champs, Paris, 2011
- LEWIS** Bernard, (Mantran Robert et Thoraval Yves), *Istanbul et la civilisation ottomane*, Texto, Paris, 2011
- LUCRECE** d'André, *Frantz Fanon et les Antilles*, Ed. Le Teneur, 2011
- MACEY** David, *Frantz fanon, une vie*, Paris, La Découverte, 2011
- MAGOUDI** Ali, *Un Sujet français*, Albin Michel, Paris, 2011
- MANGEON** Anthony, *La Pensée noire et l'Occident, De la bibliothèque coloniale à Barak Obama*, Editions Sulliver, Paris, 2011
- MEDDEB** Abdelwahab, *Printemps de Tunis*, Albin Michel, Paris, 2011
- MENGESTU** Dinaw, *Ce qu'on peut lire dans l'air*, Paris, Albin Michel, 2011
- MOHAMED** Nadifa, *Black mamba boy*, traduit de l'anglais par Françoise Pertat, Paris, Phébus, 2011
- MOULINE** Nabil, *Les Clercs de l'islam*, coll. Proche-Orient, Paris, PUF, 2011
- ORCEL** Michel, *De la dignité de l'Islam*, Bayard, Paris, 2011
- OSSALA** Carlo et Ralite Jack, *Les grandes civilisations*, Collège de France, Bayard, Paris, 2011
- PATOU-MATHIS** Marylène, *Le Sauvage et le préhistorique, miroir de l'homme occidental*, Editions Odile Jacob, Paris, 2011
- POUILLON** François et Jean-Claude Vatin (éd.), *Après l'orientalisme, l'Orient créé par l'Orient*, IISMM/Karthala, Paris, 2011
- RENAULT** Matthieu, *Frantz Fanon, De l'anticolonialisme à la critique postcoloniale*, Ed. Amsterdam, 2011
- SALLMAN** Jean-Michel, *Le grand désenclavement du monde 1200-1600*, Paris, Payot, 2011
- SHAYEGAN** Daryush, *Henry Corbin, penseur de l'Islam spirituel*, La Différence, 1990, Albin Michel, Paris, 2011
- SIELEC** (Collectif), *L'aventure coloniale*, sous la direction de Jean-François Durand et de Jean-Marie Seillan, Cahiers de la Sielec n°7, Kailash, Pondichéry / Paris, 2011
- STORA Benjamin** & Renaud de ROCHEBRUNE, *La Gurre d'Algérie vue par les Algériens, T1 :Des origines à la Bataille d'Alger*, Paris, 446 pages, Denoël, 2011
- STORA Benjamin** & Tramor QUEMENEUR, *Algérie 1954-1962, Lettres, carnets et récits des Français et des Algériens dans la guerre*, mise en images de Jérôme Picard, Paris, 118 pages grand format, Editions des arènes, 2011
- TEHAK** Sami, *Al Capone le Malien*, Mercure de France, Paris, 2011
- WONG-HEE-KAM** Edith, *Entre Mer de Chine et Océan indien*, La Réunion, Orphie, 2011
- AMSELLE** Jean-Loup, *Révolutions*, Essai sur les primitivismes contemporains, coll. Un ordre d'idées, Stock, Paris, 2010
- BLANCHARD** Pascal, *Ruptures coloniales et nouveaux visages de la France*, Découverte, 2010
- COOPER** Frederick, *Le Colonialisme en question*, Théorie, connaissance, histoire, The Regents of the university of California, 2005, Payot et Rivages pour la traduction française, Paris, 2010
- DEBAENE** Vincent, *L'Adieu au voyage*, Bibliothèque des sciences humaines, Gallimard, 2010
- FREMEAUX** Jacques, *De quoi fut fait l'empire*, CNRS Editions, Paris, 2010
- GIRARDIN** Cécile et Arkya Touadi, *Regards croisés dans la mondialisation*, les représentations de l'altérité après la colonisation, Editions l'Harmattan, Paris, 2010
- GOODY** Jack, *Le Vol de l'histoire*, Comment l'Europe a imposé le récit de son passé au reste du monde, Paris, NRF essais, Gallimard, 2010
- LACOSTE** Yves, *La Question post-coloniale, une analyse géopolitique*, Arthème Fayard, Paris, 2010
- LAGRANGE** Hugues, *Le Dénier des cultures*, Paris, Le Seuil, 350 pp, 20 Euros, 2010
- MANGEON** Anthony, *La Pensée noire et l'Occident, de la bibliothèque coloniale à Barack Obama*, essai, Montpellier, Sulliver, 2010
- MEAUX** Lorraine de , *La Russie et la tentation de l'Orient*, Paris, Fayard, 2010
- MERRIEM** Nathalie, *De Kipling à Rushdie*, le post-colonialisme en question, Editions Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2010
- POMERANZ** Kenneth, *Une Grande divergence*, La Chine, l'Europe et la construction de l'économie mondiale, Paris, Collection Editions de la maison des sciences de l'homme, Albin Michel, 2010
- SIELEC (COLLECTIF)**, *Le Désenchantement colonial*, textes réunis par Jean-François Durand, Jean-Marie Seillan et Jean Sévry, Cahiers de la SIELEC n°6, Kailash, Paris, 2010
- SMITH** Stephen, *Voyage en postcolonie*, Grasset, Paris, 2010

# AUTREMENT MÊMES

Paris, L'Harmattan

## TITRES RÉCENTS

- SENGHOR** Lamine, *La Violation d'un pays et autres textes anticolonialistes*, Présentation de David Murphy, 2012
- DELAFOSSÉ** Maurice, *Broussard ou Les Etats d'âme d'un colonial, suivis de ses propos et opinions*, présentation de Jean-Claude Blachère, avec la collaboration de Roger Little, 2012
- DELAVIGNETTE** Robert (sous le pseudonyme de Louis Faivre), *Toum : une « petite alliée » d'Ouagadougou*, présentation d'Henri Copin, avec la collaboration de Roger Little, ISBN 978-2-296-96643-7, 2012
- GOURAUD** Julie, *Les deux enfants de Saint-Domingue* suivi de Michel Möring, *L'Esclave de Saint-Domingue*, présentation de Roger Little, ISBN 978-2-336-00205-7, 2012
- LAFONT** Charles et Desnoyer Charles, *Le Tremblement de terre de la Martinique : drame en cinq actes, suivi de documents inédits*, présentation de Barbara T. Cooper, ISBN 978-2-296-96600-0, 2012
- EYMA** Xavier, *Les Peaux noires : scènes de la vie d'esclaves*, présentation de Marie-Christine Rochmann, ISBN 978-2-296-97007-6, 2012
- LACOUR** Louis, *Pyracmond ou Les Créoles : drame lyrique en 3 actes*, Texte et documents inédits, Présentation de Michelle Cheyne, ISBN 978-2-296-96610-9, 2012
- JOSEPH** Gaston, *Koffi : roman vrai d'un noir*, présentation de Lourdes Rubiales, ISBN 978-2-296-55706-2, 2012
- BONNETAIN** Paul, *En Guyane : Le Nommé Perreux suivi de Contes et nouvelles antillo-guyanais*, présentation de Frédéric Da Silva, 2012
- BALZAC** Honoré de (sous le pseudonyme d'Horace St Aubin), *Le Nègre*, mélodrame en trois actes, présentation de Sarah Davies Cordova et Antoinette Sol, ISBN 978-2-296-56096-3, 2011
- LEBLOND** Marius-Ary, *Écrits sur la littérature coloniale*, présentation de Vladimir Kapor, 2011
- MANGIN** Lt-Col. Charles, *La Force noire*, Présentation d'Antoine Champeaux, ISBN 978-2-296-54759-9, 2011
- NOLLY** Emile, *Hiên le Maboul*, présentation de Jean-Claude Blachère, avec la collaboration de Roger Little, ISBN 978-2-296-54363-8, 2011
- SYLVAIN** Georges, *Cric ? Crac ! Fables de La Fontaine racontées par un montagnard haïtien*, accompagnées d'un CD de Fables créoles lues par Mylène Wagram, présentation de Kathleen Gyssels, avec la collaboration de Roger Little, ISBN 978-2-296-54485-7, 2011
- AUTEURS VARIÉS**, *Le Combat pour la liberté des Noirs dans le Journal de la société de la morale chrétienne (1822-1834)*, 2 Tomes, Présentation de Marie-Laure Aurenche, T. 1 : ISBN 978-2-296-12747-0, T. 2 : ISBN 978-2-296-12748-7, 2010
- AVELLANEDA** Gertrudis Gomez de, *Sab : roman original*, inédit en français, traduction d'Elisabeth Pluton, présentation de Frank Estelmann, ISBN 978-2-296-12066-2, 2010
- BONNETAIN** Paul, *Au Tonkin*, suivi d'extraits de sa correspondance et d'un choix de ses nouvelles, présentation de Frédéric Da Silva, ISBN 978-2-296-11600-3, 2010
- HOFFMANN** Léon-François, *Haïti : regards*, présentation de Léon-François Hoffmann, ISBN 978-2-296-11523-1, 2010
- LECOINTE-MARSILLAC**, *Le More-Lack ou Essai sur les moyens les plus doux et les plus équitables*

*d'abolir la traite et l'esclavage des nègres d'Afrique en conservant aux colonies tous les avantages d'une population agricole*, présentation de Carminella Biondi, avec la collaboration de Roger Little, ISBN 978-2-296-12967-2, 2010

**PUJARNISCLE** Eugène, *Philoxène, ou De la littérature coloniale*, présentation de Jean-Claude Blachère, avec la collaboration de Roger Little : ISBN 978-2-296-11497-5, 2010

**ROUBAUD** Louis, *Viet Nam : la tragédie indochinoise*, présentation d'Emmanuelle Radar, ISBN 978-2-296-12069-3, 2010

**SERMAYE** Jean, *Barga, maître de la brousse* : roman de mœurs nigériennes, présentation de Jean-Claude Blachère, avec la collaboration de Roger Little, ISBN 978-2-296-12067-9, 2010

# Colloques et rencontres

---

29 novembre 2011 / 3  
juin 2012

**29 novembre 2011 au 3 juin 2012**, Exposition "*EXHIBITIONS. L'invention du sauvage*", au musée du quai Branly, conçue par Lillian Thuram (commissaire général), Pascal Blanchard et Nanette Jacomijn Snoep (co-commissaires scientifiques), Groupe de recherche ACHAC.

18 Janvier 2012

**18 janvier 2012** Edward Berenson (Institut d'études françaises, Université de New-York) : "**Les Héros de l'Empire (1870-1914)**", Association Etudes coloniales, Sciences Po – Paris, Séminaires 2012.

24 et 25 janvier 2012

**24 et 25 janvier 2012** Colloque "*Autour des Zoos humains*", organisé au théâtre Claude Lévi-Strauss du musée du quai Branly. Avec la participation d'une trentaine des meilleurs spécialistes internationaux, Groupe de recherche ACHAC.

18 février 2012

**18 février 2012** Paul Dietschy (Université de Franche-Comté / Centre d'histoire de Sciences Po) : "**Le football africain entre domination coloniale et émancipation**", Association Etudes coloniales, Sciences Po – Paris, Séminaires 2012.

28 mars 2012

**28 mars 2012** Thomas Bouchet (Université de Bourgogne / Association d'études fouriéristes) : "**Hordes et essaims : les ailleurs de Charles Fourier**", Association Etudes coloniales, Sciences Po – Paris, Séminaires 2012.

25 avril 2012

**25 avril 2012** Xavier Paulès (EHESS) : "**Opium et colonisation en Asie, à propos de "L'Opium : une passion chinoise" (1750-1950)**", Association Etudes coloniales, Sciences Po – Paris, Séminaires 2012.

27 juin 2012

**27 juin 2012** André Bendjebbar : A propos de "**Les insurgés de Cayenne : le premier procès colonial à Nantes**", Association Etudes coloniales, Sciences Po – Paris, Séminaires 2012.

Octobre /  
Novembre 2012

**Octobre / Novembre 2012 "Le Reportage en situation coloniale"**. Colloque organisé par la Sielec  
Nice / Montpellier

Contact Nice : Jean-Marie Seillan [jms06340@wanadoo.fr](mailto:jms06340@wanadoo.fr)

Contact Montpellier : Jean-François Durand  
[roq.durand@wanadoo.fr](mailto:roq.durand@wanadoo.fr)

Colloques, rencontres, conférences, expositions...

Envoyez vos informations à :

[gerardchalye@gmail.com](mailto:gerardchalye@gmail.com)